

Les visages de la précarité

BlueFactory accueille la onzième étape de l'exposition *Itinéraires entrecoupés*, deux ans après son lancement à Lausanne. Une vingtaine de portraits et de témoignages pour mettre un visage sur les gens qui ont recours à l'aide sociale. Rencontre avec sa conceptrice, **Ghislaine Heger**.

CHRISTOPHE DUTOIT

“

J'ai grandi dans une famille normale. On m'a dit: "Fais des études, ça te servira!" Aux Beaux-Arts à Genève, personne ne m'a dit que je ne pourrais jamais en vivre.»

En 2006, Ghislaine Heger sort de la HEAD avec un diplôme HES en poche. Elle trouve de l'embauche dans diverses maisons de productions suisses. «Avec les contrats à durée déterminée, on ne te paie pas tes heures supplémentaires. Je ne cotisais pas au deuxième pilier. Ce genre de travail ouvre à la précarité. Mais, à l'âge de 26-27 ans, tu acceptes. Parce que tu n'as pas beaucoup de charges et que tu considères que tu continues à te former...»

Deux ans plus tard, un projet avorte et, pour conséquence, pousse Ghislaine Heger dans les cordes. «Personnellement, je rêverais de ne pas avoir à toucher le chômage. Mais, en Suisse, le statut d'intermittent du spectacle n'existe pas. Nous, les artistes, on représente 8% des chômeurs. Il n'existe pas de statut clair pour les métiers du théâtre, de la danse ou du cinéma.»

Son entourage n'arrête pas de lui dire de prendre un job d'appoint. «Mais je n'y arrive pas. C'est ça la réalité du marché de l'emploi. Ce n'est pas si simple d'être serveuse ou caissière. Ces petits jobs n'accordent pas tellement de souplesse pour accepter mes mandats dans le monde du cinéma.»

«Une claque monumentale»

En 2008 donc, Ghislaine Heger se retrouve en fin de droits et doit faire appel à l'aide sociale durant quatre mois, jusqu'à l'obtention d'un nouveau délai cadre du chômage. «J'ai pris une claque monumentale. Déjà que c'est dur d'être

au chômage... Ma conseillère a décidé que j'étais un poids pour la société. C'est mon jugement aujourd'hui. Je n'avais pas le droit d'avoir plus de 4000 francs de fortune. Alors elle m'a demandé de vendre ma vieille voiture et de racheter le petit troisième pilier que j'avais commencé à cotiser. Ça m'a vraiment heurtée. Elle n'a pas du tout essayé de me connaître ni de comprendre ma situation. Moi, je savais que je quitterais ce système quatre mois plus tard. En un jour, ma vie a basculé dans un trou noir. Je n'osais plus sortir de chez moi. Je ne m'y attendais pas, parce que je n'avais jamais cherché cette situation. Je suis suisse, j'ai un diplôme HES... Je n'ai pas un parcours de vie condamnable.»

Mettre des figures

Comme prévu, Ghislaine Heger sort de ce «mauvais pas» au bout de quatre mois, mais elle en conserve les stigmates. «J'ai pu garder ma voiture, car j'ai réussi à convaincre ma conseillère que j'en avais besoin pour travailler.»

«J'ai la corde au cou. Autour de moi, les gens n'arrêtent pas de me dire: "Trouve-toi un mi-temps!" Mais c'est ce que j'essaie de faire. Dans mon domaine, on crève la faim.»

GHISLAINE HEGER

Surtout, elle décide d'utiliser son art pour mettre en lumière non pas directement sa propre expérience, mais plutôt ces visages anonymes de la précarité. «Je trouvais difficile d'en faire un film documentaire. Alors je suis allée voir les services de Pierre-Yves Maillard dans le canton de Vaud. Je voulais mettre des figures sur ce système. Pour ne pas me battre toute seule.»

Le Département vaudois de la santé et de l'action sociale lui assure son soutien, sans proposer un travail de commande. «Mon idée n'était pas d'attaquer le système. Ce n'est pas un combat. Je voulais juste envoyer un message, autant aux citoyens qu'à la classe

politique. Pour leur dire que nous sommes tous responsables du regard que l'on porte sur ceux qui ont recours à l'aide sociale.»

Ghislaine Heger rencontre ainsi une vingtaine de personnes qui lui accordent leur confiance. Elle recueille leur témoignage et elle les photographie, chez elles, au terme de l'entrevue. Des regards souvent droits dans l'objectif, des esquisses de sourire, assurément des fiertés retrouvées. «Chez eux, rien ne montre la précarité. Leurs logements sont propres et rangés.»

En quelques images exposées en grand format, elle parvient à cristalliser ce moment d'échange, tout sauf glamour.

En finir avec les clichés

Pour l'exposition qu'elle vernit la première fois en avril 2017 à Lausanne, elle distingue les images des textes. «Je ne voulais pas les enfermer dans des clichés. Devant certains portraits, j'ai entendu des gens dire: "Lui, je suis sûr que c'est un toxico!" C'est clair qu'on développe naturellement davantage d'empathie pour une mère Courage, qui ne boucle pas ses fins de mois, que pour un toxico... Mais il faut arrêter avec ces clichés. Les gens qui font appel à l'aide sociale ont tous des histoires différentes. Oui, il y a des profiteurs. Oui, il y a des fainéants. Mais l'immense majorité a envie de s'en sortir, de retrouver son autonomie, de payer sa dette morale.»

Dans des commentaires sur les réseaux sociaux, elle récolte des phrases assassines sur ces gens qui bénéficient de l'aide sociale: «Il faudrait les empêcher d'avoir des enfants!» Non, mais ça dépasse l'entendement, ce genre de propos! Il n'y a pas que des abuseurs à l'aide sociale!»

A la BlueFactory de Fribourg depuis le 26 mars, l'exposition *Itinéraires entrecoupés* sert de socle de réflexions. «Je suis entrée en contact avec la déléguée à la cohésion sociale. Nous avons proposé des activités et des événements, pour faire converger la pratique et les savoir-faire. Car on a le droit de parler de précarité et pas forcément de manière dramatique ou pleurnicharde. Il faut que certains arrêtent de dire: "A l'aide sociale, les gens coûtent cher et ne servent à rien.»»

Deux cents postulations

Plus de dix ans après son passage à l'aide sociale, l'habitante de Blonay flirte toujours avec la précarité. «En 2018, j'ai envoyé plus de 200 lettres de postulation et je n'ai été convoquée qu'à deux reprises pour des entretiens. Sans être engagée. J'ai la corde au cou. Autour de moi, les gens n'arrêtent pas de me dire: "Trouve-toi un mi-temps!" Mais c'est ce que j'essaie de faire. J'ai beaucoup assumé de choses toute seule. Dans mon domaine, on crève la faim.»

Mais Ghislaine Heger ne baisse pas les bras. En 2020, son exposition sera montrée sur la plaine du Grütli, à l'instigation de la Société suisse d'utilité publique. «Je trouve courageux de sa part.» ■

Fribourg, BlueFactory, lu-ve 8 h-20 h, entrée libre. Retrouvez le programme des événements parallèles sur www.itinéraires-entrecoupés.ch



«On développe naturellement davantage d'empathie pour une mère Courage que pour un toxico, affirme Ghislaine Heger. Mais il faut arrêter avec ces clichés.» PHOTOS GHISLAINE HEGER

De Cardinal à Cardinale

Sitôt terminé l'accrochage d'*Itinéraires entrecoupés* à BlueFactory, Ghislaine Heger retournera à son train-train quotidien: «Je passerai de Cardinal à Cardinale, rigole-t-elle, mystérieuse. Oui, je suis engagée comme assistante de production sur le tournage de la série télévisée *Bulle*. En fait, je souffle son texte à Claudia Cardinale, dans une oreillette. Ce n'est plus un tabou dans le métier: certains acteurs ne font plus tellement d'efforts pour apprendre leur texte. Alors, on engage des gens comme moi pour les seconder...»

Après une première période de tournage aux alentours de *Bulle* durant l'hiver, la grosse production de la RTS retrouvera ses quartiers gruériens en mai. «Quand j'ai eu ce job, je m'attendais à rencontrer une diva. Mais pas du tout! Claudia Cardinale est très attachante. Elle a son caractère, mais elle est très abordable et elle ne refuse jamais de signer un autographe. Et elle nous a tellement fait rire», raconte Ghislaine Heger, qui, malgré sa proximité avec la star, n'a pas pris la grosse tête pour autant. «Je lui ai parlé de mon exposition et elle m'a dit qu'elle aussi s'était engagée pour des ONG... Mais je sais qu'elle a déjà oublié qui j'étais.» CD